



DAVID B. HENDERSON,

Le nouveau président de la Chambre des Représentants à Washington.

TEMPERATURE
Du 8 décembre 1899.

Thermomètre de M. & L. CLAUDEL, Opticiens,
No 143 rue du Canal,
Entre Oranvielle et Basailles.

Fahrenheit	Centigrade
8 h. du matin... 54	12
Midi... 66	19
3 P. M. 64	18
6 P. M. 64	18

Bureau météorologique.
Washington, 8 décembre. — Indications pour la Louisiane — Pluie samedi, probablement beau et plus froid; vents frais de l'est tournant à l'ouest.

L'ABELLE DE DEMAIN.
SOMMAIRE.
La Ferme Noire.
L'Illusion d'Amour.
La Vieille Amie, poésie.
La langue française en Allemagne.
Le Type de Jean Valjean.
Déjà.
La Rose du Yémen.
Marie la Modeste, feuilleton du dimanche. (Fin).
Mondanité, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Nouvelles du consul Macrum.
Presses Américaines.
Washington, 8 décembre.—M. Macrum, consul des États-Unis, a finalement rompu son long silence. Dans une dépêche reçue aujourd'hui au département d'État le 19 courant par les États-Unis, par voie de Naples.
C'est une indication qu'il a reçu la dépêche du département d'État lui accordant un congé.
M. Albert Hay, qui va remplacer M. Macrum à Prétoris, quittera demain Washington.

Un beau et rapporte un sang.
Un sang pur donne un beau mariage. Il n'y a pas de beauté sans cela. La Cacaotade, Candy Cathartic épure le sang et le garde ainsi en stimulant les forces purificatrices et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des éruptions, des taches, points noirs, et de ce teint blême et malade en prenant Cacaotade, beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10cts, 25cts, 50cts.

France et Angleterre

POURQUOI LA GUERRE ENTR'ELLES ?

Le ton de beaucoup de journaux anglais, lorsqu'ils parlent de la France, est monté à un tel diapason que nombre d'esprits cependant fort calmes leur croient l'intention de faire une diversion en provoquant un conflit violent entre les deux puissances.
Aussi, la situation est-elle, en France, l'objet de commentaires à perte de vue et à perte d'haleine qui ne jettent pas toujours une bien vive lumière sur la question.
Il nous paraît intéressant de reproduire ici les vues d'un homme qui est parfaitement au courant de ce qui se passe et de ce qui se prépare. Il suffit de lire cette entrevue pour comprendre que l'homme qui parle occupe une place importante dans le monde officiel. Voici comment il s'est exprimé:
—A mon avis, une guerre avec l'Angleterre serait un non-sens. « Je ne parle pas de nos intérêts commerciaux, du milliard et demi de denrées françaises qui se consomment de l'autre côté du détroit, mais, si je comprends, jusqu'à un certain point, une guerre pour une rectification de frontière, un accroissement territorial, je ne puis concevoir qu'on courre une pareille aventure lorsqu'on ne peut en retirer aucun profit.
«Avez-vous l'intention de prendre les colonies anglaises? Vous trouvez que nous avons déjà assez des nôtres! Alors! Quel sera le fruit de notre victoire? J'y vois, quant à moi, pour conséquences, la ruine de relations économiques nécessaires à la vie des deux pays; l'affaiblissement, par suite d'un effort terrible, de notre nation, qui gaspillerait sans raison, dans une guerre sans utilité, des

milliers d'existences et des milliards!
—Alors, vous êtes certain de la paix?
—Mais non, je ne suis pas certain de la paix! Car, il faut le dire très haut, si la France a fait preuve de sagesse et de modération, d'esprit d'humanité et de civilisation, l'Angleterre a semblé tout au contraire perdre toute mesure, au cours des événements qui préoccupent actuellement l'Europe.

«L'Angleterre poursuit depuis un quart de siècle la refaçon de sa flotte; elle y consacre tous les ans près de huit cents millions. Lorsqu'il y a quelques années, à l'occasion d'une fête nationale, l'Angleterre a réuni sa marine reconstruite en ses magnifiques escadres, de ce jour un vent de folie a secoué cette nation. La grisurie de la puissance lui est montée au cerveau, et il faut reconnaître qu'aujourd'hui encore la raison ne semble pas toujours guider ses actes, mais bien plutôt un orgueil fantasque, impérieux, irrésistible.

«Personne ne peut escompter le lendemain et il est hors de doute que nos voisins ne constatent pas sans craintes les efforts poursuivis par la France pour faire de sa flotte un instrument de défense nationale qui puisse être comparable à son armée de terre. Ils sentent fort bien que la marine française, journellement améliorée, est un facteur dont il faudra tenir compte de plus en plus dans la balance des forces européennes.

«Peut-être ne seraient-ils pas fâchés de se mesurer avec elle avant que les nouveaux efforts qui seront demandés aux Chambres lui aient permis de prendre son entier développement.
«Quoi qu'il en soit, quelle est, aujourd'hui, la situation respective des deux flottes? La voici: «L'Angleterre dispose d'environ quatre-vingt-dix réelles unités de combat et la France en compte quarante de même valeur.
«Lors même qu'une guerre éclaterait entre la France et l'Angleterre, nous ne livrerions pas nos quarante vaisseaux aux flottes anglaises.
«Si nous savions avoir le courage d'attendre l'ennemi de pied ferme, nous serions bien tranquilles sur le résultat.
«Que peut contre nous l'Angleterre?
«Prendre nos colonies?
«J'espère que qu'elle s'aventurerait dans une semblable entreprise en Tunisie, où elle rencontrerait, désormais, un corps d'armée.
«Est-ce en Algérie? La puissance militaire anglaise ne lui permet pas d'envisager une semblable éventualité, et puis, qui nous empêcherait, si nous le jugeons utile, d'envoyer cent mille hommes dans le nord de l'Afrique?

«Mais, dans le présent, aucune action territoriale n'est à craindre?
«Est-ce la conquête du Tonkin, de l'Annam ou de la Cochinchine que pourrait entreprendre l'Angleterre? Nous y avons près de trente mille combattants; nous ne craignons pas qu'elle vienne!
«Et au contraire, si, vis-à-vis de notre flotte demeurée dans nos ports, l'Angleterre est obligée d'immobiliser au moins un nombre d'unités égal au nôtre, comment fera-t-elle pour assurer la garde de son empire des mers avec cinquante vaisseaux? Et, dans ces conditions, qui nous empêcherait de porter un corps de cent mille hommes sur un point de l'Afrique que nous choisirions? Comme l'Égypte, par exemple?

«Mais que devient la Russie, dans ces conjectures?
«La Russie est notre alliée; elle courra les mêmes risques que nous, et croyez-vous qu'il soit indifférent d'avoir une alliance qui nous permette de prendre ce que nous voudrions de troupes pour une guerre, sans avoir à nous préoccuper de la frontière de l'Est?
«Car sachez-le bien, nous devons à la Russie de n'avoir rien à redouter de l'Allemagne dans une semblable éventualité. Est-ce un service sans importance, et cette aide n'a-t-elle pas le plus haut prix, puisqu'elle assure notre sécurité et l'indépendance de nos mouvements?
«Enfin une guerre de ce genre limitée à la défensive maritime, serait un désastre pour l'Angleterre.
—Alors, si cela est, nous n'avons à redouter aucun conflit avec l'Angleterre?
—Je vous le répète, ce serait une véritable calamité, mais nous ne pouvons escompter l'avenir; il soufflera sur l'Angleterre un vent de folie.

—Espérons que ce vent tombera, que de l'autre côté du détroit on reviendra à plus de sagesse et qu'il n'y restera dans le calme.

M. DEROULEDE
— ET SON —
PROGRAMME.

«Au milieu du bruit qui se fait autour de M. Déroulede, de la conspiration, vraie ou prétendue, dont il est le chef, et des débats de la Haute Cour qui est chargée de le juger, il est difficile de saisir la vérité vraie.
«Santons par-dessus tout le verbiage et donnons tout simplement le texte du programme qu'il s'était tracé et de sa proclamation à la Nation. Ce programme est dit plus long et est plus explicite que tous les débats de la Haute Cour.
A LA NATION
Français,
La Constitution usurpatrice de 1875 est abrogée;
Le suffrage restreint est aboli;
Le suffrage universel est rétabli;
La République redevient française et républicaine;
Un gouvernement de privilèges et de corrompus exploite la nation et dégrade la patrie;
Avec l'aide du peuple de Paris et de l'armée de la France nous l'avons jeté bas;
Le Parlement est dissout;
Le président de la République est renversé;
Ce ne sera plus une Assemblée sans mandat qui dictera la future loi organique de l'État français, ce sont des représentants du peuple investis par lui du pouvoir constituant;
Ce ne sera plus une coalition parlementaire qui élira le chef de l'État républicain, ce sera la France;
Avant peu de jours le peuple sera convoqué dans ses comices;
Il nous fera connaître sa volonté, nous la ferons respecter;
D'ici là nous veillerons au maintien de l'ordre et à la défense des libertés conquises;
Nous ne sommes pas des usurpateurs; nous sommes les gardiens des urnes et les sentinelles du pays;
La République parlementaire a vécu;
Vive la République plébiscitaire!

Fictions et réalités
REPUBLICAINES.

«Voici un article qui indique assez clairement la pente sur laquelle glisse peu à peu et plus rapidement qu'on ne le pense, la République française. Certes, l'auteur, M. F. de Pressensé, n'est pas ce que l'on appelle un révolutionnaire; il est d'ailleurs le rédacteur de l'«Aurore», journal très influent. Le parti qu'il est l'organe n'a rien de commun avec la République rouge. Qu'on se donne la peine de lire et l'on verra quel est l'avenir réservé actuellement par une certaine quantité d'hommes politiques en France.
«De M. Francis de Pressensé, dans l'«Aurore»:
«On la société moderne doit succomber dans la tourmente, ou il doit en sortir une conception plus juste, plus large, plus haute, de la mission de notre République. C'est précisément ce qui commence à jaillir comme un rayon de lumière des manifestations pacifiques ou des confites populaires.
«D'jà il avait été un fait bien éloquent que, quand des hommes de bonne volonté partis de tous les points de l'horizon, la plupart modérés d'origines et de tempérament, voulurent enfin faire leur devoir et constituer un ministère de défense républicaine, qu'il ait fallu faire appel au socialisme et lui faire sa place dans le gouvernement. Aujourd'hui, c'est le peuple qui, par cent mille bouches, proclame que la république sera socialiste ou qu'elle ne sera pas.
«Élargissez la république; orientez tous ces citoyens. Faites-la à la mesure des besoins, à la hauteur des aspirations du peuple qui a la Révolution pour héritage et la Révolution pour idéal!
«Pour écraser la contre-Révolution, continuez la Révolution, menez-la à son terme. Nos pères construisaient hâtivement un parti qui devait s'adosser à un mouvement majestueux et complet. Ils ont dû laisser leur œuvre inachevée. Tant qu'elle n'est pas couronnée, elle reste brayante, toujours en péril pour ceux qu'elle menace de sa pierre mal jointe au lieu de les abriter sous ses solides voûtes. Achevez l'édifice! Après les prophètes de la politique, jetez enfin les sissies de ce monument de justice de paix où notre peuple las trouvera le repos! Vive la République sociale! L'on veut socialiser la République si l'on veut qu'elle vive. Elle ne sera défendue que si elle vaut la peine de l'être en cessant d'être un décor. Voilà ce qu'ont clamé les milliers et les milliers de manifestants de dimanche et ce que j'ai les grévises de partout. Je n'aurais pas peine l'emploi de ceux qui ne redoutent rien tant que de voir l'ère des réalités succéder au règne des fictions.»

UN MONUMENT
JACQUES CARTIER.

La ville de Saint-Malo a formé le projet d'élever sur ses remparts un monument à Jacques Cartier, qui découvrit le Canada. A vrai dire, ses expéditions furent plus glorieuses qu'heureuses. En 1534, il pénétra une première fois dans la baie de Saint-Laurent. Mais l'expédition principale eut lieu en 1535. Le 19 mai, Cartier quitta Saint-Malo avec deux navires et un galion. Il avait pour second un autre capitaine breton, Thomas Froment, qu'on appelait la Bouille. Des gentilshommes l'accompagnaient comme volontaires. C'étaient Claude de Pontbriant, Charles de La Pommeraye et Jean Poullet. Le 10 août, ils entrèrent dans le Saint-Laurent, et s'établirent à Pendoit où s'éleva maintenant Québec. Le pays était fertile, et les indigènes s'occupaient avec les Bretons le calame et de la paix. Cartier remonta ensuite le fleuve vers une ville dont on lui vantait la richesse. Il la découvrit au haut d'une colline, à laquelle il donna le nom de Mont-du-Roi [Montréal]. Quand il retourna à Québec, où il avait laissé une partie de ses hommes, il y trouva les affaires fort gâtées, l'équipage en mauvais termes avec les sauvages, et vingt-cinq hommes morts du scorbut. Heureusement un indigène lui apporta quelques simples qui guérissaient ses malades. Mais à la belle saison, Cartier revint en France; et comme il voulait présenter à François Ier un exemplaire choisi de la race indigène, il enleva par trahison le chef qui l'avait reçu. En 1541, on résolut de s'établir définitivement dans le pays, François de Roberval fut nommé vice-roi, Cartier capitaine général. Cartier s'embarqua avec un premier convoi de malades, destinés à être les pionniers de la civilisation du Canada. Mais la disette se mit entre eux et les indigènes. Il fallut revenir en France. A la hauteur de Terre-Neuve, on croisa le détachement de Roberval, qui arrivait seulement. Les deux chefs se détestaient. Cartier refusa de rebrousse chemin. Roberval s'établit donc seul au Canada, où son expédition échoua misérablement, pendant que Cartier revenait à Saint-Malo. On connaît mal la fin de sa vie. Le monument projeté, et dont le sculpteur Ogé vient de terminer la maquette, représentera le marin malouin montrant du doigt l'Amérique; ou y verra encore la ville de Saint-Malo tendant une palme, un Canadien l'élevant un regard d'espérance; la Foi et la Géographie. Quatre bas-reliefs représenteront Jacques Cartier et ses compagnons recevant la bénédiction de l'évêque de Saint-Malo avant d'entreprendre leur voyage;—leur débarquement sur les rives du fleuve Saint-Laurent;—les femmes indigènes apportant leurs enfants à toucher à Jacques Cartier, en qui elles voyaient le prophète attendu;—et, enfin, le retour de Jacques Cartier dans sa ville natale.

Trait d'héroïsme rare.

«Voici un trait parfaitement inconnu et qui vient d'être mis en lumière pendant le voyage de l'escadre française dans la Méditerranée.
«Un des points stratégiques les plus importants entre la France et l'Italie est l'île de la Maddalena. Ce fut un des mouillages de Nelson. L'Italie y a récem-

ment établi un arsenal important, qui fut achevé vers 1888.
«Un capitaine du génie français, sachant de quel intérêt il était pour le pays d'être renseigné exactement sur cet arsenal, se déguisa en terrassier et alla se faire embaucher à la Maddalena. Il accompli ce rôle pendant deux ans, travaillant du pic et de la pioche, conservant, cependant, et ordonnant, pendant la nuit, les notes prises le jour. Deux années d'un danger ininterrompu, quotidien, bravé sept cents fois avec la même fermeté; et cette formation soutenue sans aucun déconfort, dans l'isolement le plus décourageant, loin de toutes nouvelles de son pays et de ses siens, lesquelles eussent éveillé le soupçon.
«Certes, il n'y a pas d'exemple d'une grandeur d'âme plus stoïque que celle de ce soldat. Et notre armée, dont l'histoire est pourtant si riche en traits d'héroïsme, peut s'enorgueillir de celui-ci.

AMUSEMENTS.
THEATRE TULANE.

Le succès de la pièce «The Moth and the Flame», jouée par la compagnie Kelcey-Shannon, a déterminé les alumni et les élèves de l'Université Tulane à donner leur soirée de gala à ce théâtre ce soir, ce qui n'empêchera nullement la foule d'envahir la salle à la matinée qui doit avoir lieu.
«Pour la soirée un comité de réception a été nommé. Il a été composé habilement de l'élite de la population de la Nouvelle-Orléans, au triple point de vue de l'intelligence, de la science et des relations sociales. Nous y voyons figurer le nom de Dr Metz, du Prof. D. Anderson, du Prof. W. Wall, de MM. Alb. Baldwin, J. Armstrong, E. D. Fenner, L. Matthew, Dupré, H. H. G. Dufour, G. Lombard, St-Dennis Willard, des juges J. Brennan, N. C. Blanchard, Geo. Thérard, J. St-Paul et des Drs Ed. Souchon, R. Mataz, J. Elliott et H. Orr.

GRAND OPERA HOUSE.

«The Devil's Mine» ne sera plus joué que deux fois, au Grand Opera House. On n'a rien épargné pour donner un grand attrait à ces deux représentations qui attireront la foule.
«Dimanche en matinée, à 2 heures précises, première de «Little Lord Fautleroy» par la troupe Baldwin-Melville, à laquelle s'adjoint, pour la circonstance, la charmante et habile petite actrice, Babe Varenne, qui joint déjà d'une célébrité véritable. Elle y remplit le principal rôle et y a obtenu de brillants succès, sur bien d'autres scènes.
«The Little Lord Fautleroy» a été montée avec beaucoup de soin et la mise en scène est très belle, très réussie. Tout nous fait espérer une semaine de succès financiers et artistiques.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir, représentation de gala à l'Opéra de la rue Bourbon, «Faust» avec M. Bonnard dans le rôle de Faust et Mme Madrier de Montjaux dans celui de Marguerite. Un grand changement à noter dans la distribution des rôles: ce n'est pas M. Bouxman qui remplira le rôle de Méphisto, mais bien M. Zéry, qui vient de remporter un si grand succès dans le rôle de St-Bris, des «Huguenots».
«Demain, dimanche, en matinée, «La Peupée», opérette fort amusante et qui est ornée d'un ballet merveilleux.
«A parler franchement, elle n'est qu'un prétexte ingénieux, cherché et trouvé, pour introduire un des plus ravissants ballets que nous ayons jamais vus à la Nouvelle-Orléans.
«Demain soir, «Boccace» avec Mlle Berthel dans le rôle principal.
«Mardi, première de la «Juive».

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.
31 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

RÉPARATION.

«Il venait de songer tout à coup à toutes les difficultés qui allaient surgir de la nouvelle situation.

«La place occupée par lui, jus- qu'alors, auprès de Mme de Presles, ne pourrait plus être la même, en présence du fils retrouvé, qui, certainement, absorberait toute la tendresse et l'attention de sa mère.
«Puis, le comte en reprenant, d'autre part, son autorité de chef de famille et ses droits au foyer conjugal, lui permettrait-il, sans regrets et sans contrainte, de vivre encore auprès d'eux. Ne serait-il pas considéré comme un importun, comme un intrus gênant, et supporté seulement par la charité?
«A cette dernière idée, son orgueil natif se révolta, il prévint des humiliations possibles, une sorte de relégation morale dont il souffrirait d'autant plus cruellement qu'il s'était habitué à une quasi-indépendance autoritaire, incontestée jusque-là.
«Et la pensée lui vint alors qu'il serait plus digne de s'écarte- re de lui-même, d'essayer de se créer une situation nouvelle et personnelle.

«Mais il se réserva de murir ce projet, dès qu'il serait seul et, dès lors, se trouva presque heureux du départ de sa marraine.

«Ce fut vers neuf heures du soir seulement qu'elle partit en expresse après avoir envoyé une dépêche à Doltaire pour le prévenir de son arrivée. Elle se trouva retardée à Paris le lendemain matin, vers sept heures, et ne voulut

pas perdre un instant.
«Elle traversa la capitale en voiture, pour se rendre à la gare de l'Est, et remonta aussitôt dans le premier train partant pour Château-Thierry.
«Une des voitures publiques qui stationnaient à la gare la conduisit à l'usine de Doltaire.
«Celui-ci, prévenu, attendait impatiemment sa belle-sœur au salon.
«Introduit par Marie, elle vint franchement à l'usiner, la main tendue.
«—Merci, dit-elle d'abord, de ne point m'avoir oubliée; il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus!
«—J'avais conservé de vous une précieuse mémoire; vous êtes, ma chère comtesse, de celles dont on se souvient toujours avec une sympathie respectueuse.

«Tout en parlant, il l'examina attentivement, frappé des changements apportés par le temps et la douleur à cette radieuse beauté d'autrefois.
«Pourtant elle était belle encore, et l'aurole de ses cheveux blancs donnait à présent à sa physionomie un air de dignité grave et imposante qui semblait l'idéaliser.

«Ses yeux noirs et profonds étaient restés fort beaux, fécalat dont ils brillèrent jadis s'atténuait seulement, sous l'expression un peu triste du regard.
«Et toute sa personne, malgré

le léger embonpoint de la quarantaine, demeurait élégante, gracieuse et charmeresse; telle une fleur des plus rares en plein épanouissement.
«—Vous voyez, reprit-elle, en s'asseyant un peu émue, en face de son beau-frère, je suis venue sans hésiter à votre premier appel.
«—Vous avez bien fait, répliqua-t-il plus gravement.
«Depuis l'envoi de ma lettre, de nouveaux événements se sont produits. Je crois être tout près de toucher au but.
«—Vraiment?
«—Oui, Jacques de Presles et votre fils existent.
«—Est-ce possible, mon Dieu; en êtes-vous bien sûr?
«—J'en suis certain,
«—Et vous les avez vus? demanda-t-elle, d'un accent avide, avec un éclair dans ses yeux noirs.
«—Oui, j'eus les vus.
«—Alors, pourquoi ne sont-ils pas ici?
«—Ils ne sont pas arrivés encore.
«—Viendront-ils bientôt?
«—Dès que j'aurai pu les faire prévenir.
«—Faites-le donc, sans tarder, mon cher beau-frère, car j'ai hâte de les voir, sans parler de la joie de toucher à cette heure si ardemment désirée depuis vingt ans!
«J'ai tant de fois désespéré, j'ai tellement souffert que mes

forces sont à bout, et que s'il me fallait renoncer au nouvel et si doux espoir que votre lettre a fait naître en moi, je crois que j'en mourrais.
«—Rassurez-vous ma chère comtesse; vous vivrez, pour votre bonheur et pour le leur, je l'espère.
«Mais permettez-moi d'abord de m'acquitter de la mission délicate dont je suis chargé par M. de Presles, lui-même.
«—Je vous écoute.
«—Je ne veux pas, continua Doltaire avec un accent de sincérité qui frappa Mme de Presles, vous faire un faux historique des recherches entreprises pour retrouver votre mari.
«La vérité tout simple est celle-ci:
«Revenue en France depuis dix ans, après avoir longtemps vécu dans l'Amérique du Sud, entouré de dangers où il chercha vainement la mort libératrice, Jacques m'écrivit, le premier, de venir le trouver à Paris, où il avait le faire de graves confidences.
«Il venait d'apprendre, à son passage à Nice, où il était allé séjourner quelques jours, et de la bouche même de votre malheureuse sœur mourante, Diane de Changis, la vérité sur la provenance des lettres qui, autrefois, l'avaient rendu fou, en même temps que criminel envers vous.
«Dès lors, il n'eut plus qu'une idée, qu'un but, retrouver son fils

avant tout, et pouvoir vous le rendre un jour en sollicitant votre pardon.
«Vivement engagé par moi à venir habiter ici, où il trouverait un affectueux appui, et certaines occupations intellectuelles, qui le distrairaient peut-être de ses remords et de sa tristesse dévorante, il accepta.
«Il y avait à cela, d'ailleurs, une autre raison puissante, j'oserais dire préemptoire.
«Les misérables à qui, jadis, il avait confié son fils, lui avaient alors dit, vaguement, que cet enfant serait, selon toute probabilité, élevé dans le département de l'Aisne, où ils allaient s'établir avec le prix du crime.
«Il espérait donc avoir plus de chances d'apprendre quelque chose en habitant Château-Thierry.
«Cette ville devenait pour lui comme un centre d'investigation, d'où il rayonnerait sur tous les environs, pénétrant jusque dans les plus petits villages grâce aux fonctions plutôt apaisantes que réelles qu'il avait consenti à remplir chez moi.
«Cependant, malgré ses recherches actives, tout en restant discret, il ne découvrait rien, et son désespoir s'accroissait avec les mois écoulés.
«Ce fut le hasard des circonstances indépendantes de sa volonté et aussi des événements, dont d'abord étrangers en apparence à sa cause, qui le mirent

sur la voie.
«Maintenant, il est sûr de pouvoir vous rendre l'enfant qu'il vous avait cruellement arraché, à la suite de son épouvantable erreur, et que vous avez tant pleuré, sans doute.
«Mais il est homme, il a ses faiblesses, son amour-propre, et sans nourrir la précaution de vous poser des conditions, ce qui serait incompréhensible et outre-croissant en un cas aussi grave que le sien, il sollicite cependant, avant tout, votre généreux pardon.
«—Oui, fit Mme de Presles, froissée de cette pensée, tout en hochant la tête douloureusement; malgré tout, son egoïsme masculin subsiste!
«De sorte, que si je ne pardonne pas, il me privera de mon fils, n'est-ce pas?
«—Oh! non, non, ne croyez pas cela, répliqua vivement Doltaire, et si vous avez compris ainsi, c'est que, sans doute, je me suis maladroitement exprimé, je n'ai pas su rendre la pensée de Jacques.
«—Veillez, alors, vous expliquer plus complètement?
«—Mon Dieu, ma chère comtesse, il est parfois difficile de bien traduire les sentiments des autres, et délicat aussi de les faire connaître.
«Cependant, je crois pouvoir vous affirmer que le véritable mobile de la conduite de votre mari, en cette circonstance, est celui-